

## Avant-propos

Souvenons-nous une fois encore des vieux récits de notre enfance, ceux qu'évoquait la voix, presque éteinte à présent, des antiques chroniqueurs. Ou bien transportons-nous à Calais, sur la grande place dégagée qui s'étend devant le nouvel hôtel de ville construit au début du *xx*<sup>e</sup> siècle, là où se dresse à présent sur un terre-plein fleuri le plus célèbre monument de la sculpture moderne, aux portes de la ville ancienne qui fut si belle et dont il reste si peu. Voici que ressurgissent les bourgeois héroïques, Eustache de Saint-Pierre et ses compagnons, Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Wissant, deux autres encore tels que Froissart et Rodin les ont campés dans leur grandeur emphatique et irrémédiablement démodée : le triomphe de l'héroïsme civique et bourgeois.

C'est de ces héros que le livre parlera, mais il en parlera mal. L'historiographie est ainsi faite que des historiens construisent des mythes que d'autres historiens viennent ensuite détruire. Le lecteur qui aura bien voulu m'accompagner jusqu'au bout de cet ouvrage saura que les bourgeois de Calais n'étaient pas des héros ; ils étaient des bourgeois comme les autres et l'on devrait, pour être juste, les renvoyer dans l'anonymat dont le génie de Jean le Bel, de Froissart et de Rodin les a fait sortir mais dont beaucoup de leurs confrères, qui ont eu aussi à accomplir le même rituel d'humiliation, ne sont, à bon droit, jamais sortis. Pourtant, de cette entreprise apparemment sisyphtienne de construction et de déconstruction historiographique peut surgir aussi quelque vérité nouvelle<sup>1</sup>.

---

1. Au moment de laisser ce livre à son destin, je pense à tous les amis qui m'ont aidé à le mener à bien. Une proposition de Mauricette Berne, conservateur général

Plaçons-nous au terme de cette histoire : le « dévouement des six bourgeois de Calais » fait partie de ces vieilles histoires qui fleurissent bon la pédagogie patriotique de la Troisième République et qui nous semblent à présent bien désuètes. Le 650<sup>e</sup> anniversaire de leur geste – si geste il y eut ! – est passé à l'évidence dans l'indifférence la plus complète. Ils ne sont bien sûr pas apparus dans les célébrations nationales que recense chaque année une brochure du ministère de la Culture. Quand ils sont encore mentionnés par les livres d'histoire, c'est soit, de façon quelque peu mécanique, pour signaler un événement consacré par la tradition et que l'on ne peut pas ne pas évoquer, même s'il n'inspire plus rien du tout, soit, plus fâcheusement, sur le mode ironique, comme un bon exemple des exaltations ridicules auxquelles le chauvinisme a pu conduire les historiens des siècles

---

à la Bibliothèque nationale de France, m'a donné l'idée de cette longue enquête qui n'a pas cessé de me passionner pendant toutes ces années. L'attention sympathique et critique de mes auditeurs, jeunes et moins jeunes, à l'université de Paris XII-Val de Marne et à l'École pratique des hautes études m'a été très précieuse. Bien des renseignements, toujours utiles, parfois importants, m'ont été, spontanément ou sur ma demande, communiqués par des amis, collègues ou auditeurs ; J'ai pu dire ce que je devais à beaucoup d'entre eux dans les notes de l'ouvrage mais il me faut encore y ajouter Carla Bozzolo, Hubert Carrier, Farhad Daryoush, Isabelle Guyot-Bachy, Anne-Marie Lamarrigue, Catherine Lavie, Maria de Lurdes Pereira Rosa, José-Manuel Nieto-Soria et Nicole Pons. J'ai toujours été bien accueilli au cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France et j'en suis particulièrement redevable à François Avril, Marie-Françoise Damongeot, Marie Odile Germain et Michèle Sacquin. Grâce à l'amitié fidèle dans les bons et les mauvais jours de Roger Dufraisse, hélas aujourd'hui disparu, de Françoise Autrand, Dominique Barthélemy, Lucien Bély, Alain Boureau, Philippe Boutry, Philippe Contamine, Yvette Duval, Franz Fuchs, Claude Gauvard, Jean-Philippe Genet, Rüdiger Hey, Jacques Le Goff, Serge Lusignan, Pierre Monnet, Élisabeth Müller-Lückner et Rainer A. Müller, Werner Paravicini, Alexander et Sybille Patschovsky, Hans-Martin et Brigitte Schaller, Herbert et Élisabeth Schneider, Bernd Schneidmüller, Klaus Schreiner, Wilhelm Störmer, Pierre Toubert, bien des choses ont été plus faciles. J'ai une dette considérable à l'égard du prestigieux institut des Monumenta Germaniae Historica à Munich où m'avait introduit avec sa générosité coutumière, il y a bien des années, son président d'alors, Horst Fuhrmann, et je veux remercier l'ensemble des collaborateurs – je devrais tous les nommer – et l'actuel président des « MGH », Rudolf Schieffer, pour tout ce qu'ils m'ont apporté. La transformation du manuscrit en livre a été suivie de manière exemplaire par Delphine Ayrat et Hélène Monsacré et je leur en suis très reconnaissant. Il me reste enfin à dire que sans Bernard et Simonne Guenée et sans Brigitte Mondrain, mes « Bourgeois » n'auraient sans doute pas existé.

passés et leurs lecteurs. Il en est ainsi dans le livre publié en 1976 par Claude Billard et Pierre Guibbert sous le titre révélateur d'*Histoire mythologique des Français* ; le commentaire qu'ils font de l'image des six bourgeois de Calais dans les manuels scolaires de la Cinquième République révèle clairement une ironie distanciée par rapport à l'épisode (dont la réalité n'est malgré tout pas en elle-même remise en cause) et surtout une sorte d'apitoiement condescendant sur le naïf et quelque peu anachronique enthousiasme patriotique qu'il a suscité chez nos pères : « Tels sont les bourgeois héroïques, qui, forçant leur nature traditionnellement pacifique, n'hésitent pas à faire le sacrifice de leur vie pour sauver du pillage leur bonne ville de Calais. Pieds nus, en chemise et la corde au cou, ils apportent sans trembler les clés de la cité au roi Édouard III d'Angleterre qui trône lourdement dans son camp fortifié. Leur abnégation si touchante force l'admiration de la reine, éveille sa compassion ; et la clémence du Plantagenêt, homme pourtant peu sensible, n'est qu'un hommage rendu à l'enthousiasme de la nation en armes<sup>1</sup>. »

Pourquoi alors s'être intéressé aux six bourgeois de Calais ?

À l'origine de ce livre, il y a un hasard : la demande que m'adressa, il y a presque dix ans, Mauricette Berne, conservateur général au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, d'écrire, pour un livre qu'elle dirigeait alors sur les épisodes clefs d'un imaginaire historique proprement français, une page de présentation sur la capitulation de Calais les 3 et 4 août 1347 ; celle-ci étant précisément l'un de ces événements structurant (ou, plutôt, ayant structuré) l'imaginaire historique des Français contemporains<sup>2</sup>. Lorsque, à la suite de cela, j'ai commencé, dans mes séminaires de l'université Paris XII-Val de Marne et surtout de l'École pratique des hautes études, à travailler sur cet épisode qui aurait bien pu ne plus apparaître que comme une anecdote historique tout au plus dotée d'un certain pittoresque, j'ai eu rapidement le sentiment que cette recherche sur les six bourgeois de Calais offrait l'exemple fascinant, peut-être même exceptionnel, d'un événement susceptible de fournir

---

1. C. BILLARD et P. GUIBBERT, *Histoire mythologique des Français*, Paris, 1976, p. 77.

2. *Les Plus Belles Pages manuscrites de l'histoire de France* (sous la direction de Mauricette Berne), Paris, 1993 (notice sur Jean le Bel, p. 34).

un éclairage inédit à la fois sur les structures de comportement et les mécanismes de régulation de la société qui l'a produit, et sur les structures de représentation des sociétés ultérieures qui l'ont inscrit au cœur de leur imaginaire du passé.

Cela reposait sur une conviction qui s'est certes imposée d'emblée dans mon esprit, mais non sans quelque trouble, au moins au départ, chaque fois que je relisais l'étonnant récit consacré par Jean le Bel et Froissart à cet épisode. On connaît leur évocation de l'admirable autant que pathétique dévouement des six bourgeois de Calais au moment de la capitulation de la ville devant Édouard III. Ce récit véritablement poignant a légitimement ému des générations de petits écoliers français ; il a été à l'origine du célèbre monument de Rodin et, surtout, il a été généralement considéré, malgré quelques voix discordantes dont j'aurai à reparler, comme le récit authentique de la capitulation de Calais. Or ce récit en apparence tellement criant de vérité est un récit faux. Si on le pèse suivant les critères classiques de la vérité historique, on peut dire que c'est un récit volontairement trompeur. Son auteur, Jean le Bel, et son premier utilisateur, Froissart, ont tout simplement travesti un rituel de capitulation en une édifiante manifestation de dévouement héroïque. J'aurai l'occasion de le montrer en détail : pour que naisse ce qu'il faut bien appeler maintenant le mythe des six bourgeois de Calais, il a tout simplement fallu substituer à l'événement bien « réel » de la capitulation de Calais, un événement « imaginaire » qui modifiait totalement le sens originel de ce qui s'était passé le 4 août 1347. Que s'était-il véritablement passé à Calais le 4 août 1347 ; comment et pourquoi cet événement avait-il donné naissance à l'essor d'un mythe historique ? Telles sont les questions auxquelles j'ai alors cherché à répondre.

Il importait d'abord d'« oublier » Froissart, ou plus exactement d'oublier le récit canonique de la capitulation de Calais que l'historiographie moderne et contemporaine, appuyée principalement sur un Froissart pris au pied de la lettre, avait construit et abusivement érigé en fidèle reflet de la réalité historique. Il fallait jeter un regard neuf sur le corpus de textes qui nous évoquent la reddition de la ville. Sans anticiper en effet sur les développements que je consacrerai à l'essor du mythe historique des bourgeois de Calais, je dirai que s'est formé vers la fin du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la base du

texte de Froissart et de la tradition historiographique qui en dérivait, « le » récit de la capitulation de Calais. Sa forme canonique – elle ne sera quasiment plus transformée jusqu'à aujourd'hui quelles que soient les modifications du paradigme historiographique – se trouve déjà dans l'*Histoire de France* du père Daniel au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle consiste en un entrelacement de passages où l'auteur cite textuellement les « moments forts » du récit de Froissart et de passages où il le résume et le paraphrase en y glissant éventuellement quelques commentaires personnels ou quelques faits pris dans d'autres sources. L'historiographie « positiviste » de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a hérité de ce récit canonique et lui a donné sa caution scientifique dans une conception épistémologique selon laquelle le travail de l'historien est de recueillir voire d'« extraire » le « fait vrai » dans les sources, chroniques ou mieux encore chartes, préalablement « critiquées » suivant des méthodes scientifiques, et de rassembler ensuite les différents « faits vrais » en une totalité arbitrairement déclarée la « vérité historique », même si elle n'est qu'un artefact, une production de l'historien lui-même. Pour ces historiens, Froissart « donnait » le fait historique de la capitulation de Calais dans sa vérité quasi pure et il suffisait par conséquent de le résumer ou de le reprendre tel quel. Le travail de l'historien commençait et s'arrêtait là.

Ce faisant, l'historiographie positiviste n'a pas seulement commis un coup de force ontologique – prétendre dire ce qu'était la vérité de l'événement « en soi » –, elle a aussi, et peut-être plus gravement, largement refusé de prendre en compte – plutôt sans doute que méconnu – la logique de la production historiographique médiévale et elle a fermé la porte à une approche différente des sources historiques et à une autre conception de la « vérité de l'événement ». Tout occupée qu'elle était d'extraire les faits « vrais » dans les différentes sources qu'elle avait à sa disposition et de les combiner ensemble, elle ne s'est pas assez souciée de la source historique elle-même, des conditions de sa production, de sa cohérence et de sa logique interne, toutes données qui se situent au-delà de la question : vrai ou faux, qui ne l'abolissent pas, certes, mais la font apparaître comme beaucoup trop simple, voire secondaire. Il est en réalité indispensable de maintenir à chaque source historique son autonomie ; de considérer sa production ou son apparition elle-même comme un objet d'histoire

que l'on doit avoir éclairé dans toutes ses dimensions pour pouvoir la comprendre et l'exploiter. Appliquée à l'épisode des bourgeois de Calais, une telle démarche signifie que ce qui doit nous retenir avant tout au départ de l'enquête, c'est de reconstituer la logique et la cohérence interne qui président à la rédaction des œuvres intégrant un récit donné de la capitulation de Calais, laquelle se trouve, alors, constituée comme événement, fait historique digne d'être raconté et de l'être d'une certaine manière. Car les historiens médiévaux n'ont pas procédé autrement que les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle qui sont leurs héritiers. Ils construisaient eux aussi dans leurs chroniques, à partir de rumeurs, de récits et de relations, de sources écrites, des séries de faits soigneusement agencés grâce au « travail de l'historien » et destinés à imposer une certaine vision, à créer une certaine vérité, leur « vérité de l'événement », à faire mémoire. Les faits qu'ils agençaient ainsi sont certes – et l'on peut parfois le démontrer – vrais pour certains, faux pour d'autres, mais là n'est pas le plus important. La sélection et le rassemblement de ces faits, la manière de les raconter sont toujours de la part de ces historiens un choix non pas guidé par le hasard mais, dans les limites des contraintes que leur imposaient les sources dont ils disposaient, volontaire et réfléchi<sup>1</sup>.

Autrement dit, la capitulation de Calais – et ses différentes modalités selon le récit des chroniqueurs – n'est pas un fait historique « en soi » qui s'est pour ainsi dire « déposé » dans les sources à la manière d'un sédiment ; c'est une construction des historiens qui ont agencé leur œuvre à partir d'une telle sélection de faits historiques. Pour nous, retrouver ce qui est la « vérité de l'événement », c'est fondamentalement laisser son autonomie à chacun des récits qui évoquent cet événement, les considérer tous comme la mise au point de séquences logiques et explicatives, aboutissant à ériger une suite d'événements en « faits historiques » importants, mais dont il faut bien voir qu'elles sont en réalité construites dans un contexte et avec un but bien précis qu'il importe fondamentalement d'éclairer et de comprendre. Toutes sont ainsi « vraies » à leur façon et méritent d'être analysées de près. C'est finalement la mise en lumière du

---

1. Cf. l'ouvrage fondamental de Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980 (2<sup>e</sup> éd., 1991).

processus de production de ces multiples vérités de l'événement qui doit nous apparaître comme *la* « vérité de l'événement » et c'est elle qui va nous permettre de faire apparaître la capitulation de Calais dans un tout autre éclairage que l'éclairage traditionnel

À partir de là, il devenait possible de répondre aux deux questions évoquées plus haut. La première réponse conduisait à reconstituer l'événement dans sa vérité. Il est en effet tout à fait possible, je le répète – et l'on peut s'étonner à dire vrai que cela n'ait pas été fait plus tôt –, de dire ce qu'a été la vérité de l'événement, si l'on veut bien entendre par là non pas une insaisissable réalité ontologique, mais la manière dont les contemporains ont mis en valeur, perçu ou voulu faire percevoir le sens de ce qui s'était passé à Calais le 4 août 1347, bref ont « produit » la capitulation de Calais comme événement historique dont la réalité n'existe pas en dehors de son mode de perception et de représentation. La première étape est de réaliser un inventaire raisonné et critique des nombreuses relations de l'épisode, celles-ci étant considérées toujours comme des actes de production de l'événement et non comme son reflet ; la seconde est de replacer le cas de figure calaisien dans l'ensemble des occurrences similaires, dans le cadre d'une entreprise à la fois généalogique et herméneutique destinée à éclairer les sens de la reddition de Calais comprise comme l'actualisation historique, à un moment donné, d'un modèle possible de capitulation. J'essaierai de montrer que cette analyse conduit au cœur des mécanismes de régulation des conflits qui traversent les sociétés médiévales, aussi bien dans leur pratique que dans leur articulation idéologique.

La deuxième enquête concerne les bourgeois de Calais dans l'imaginaire historique des siècles ultérieurs, car cette vérité de l'événement – en quelque sorte le référent à partir duquel s'est développée la longue construction d'un événement imaginaire, c'est-à-dire d'un mythe historique – est restée un référent caché. Elle a été non seulement totalement occultée, mais l'on peut même dire qu'elle a donné lieu à un contresens radical ; étrange phénomène que l'on retrouve rarement sous une forme aussi claire et nette, car, pour prendre un exemple bien connu, le Charlemagne « réel », celui, si l'on peut dire, de sa propre époque, apparaît toujours plus ou moins déformé certes, plus ou moins reconnaissable, mais tout de même présent sous le Charlemagne « imaginaire » construit par les histo-

riens des époques ultérieures. Il n'en est pas ainsi dans le cas de la capitulation de Calais : l'événement dans sa « vérité », dans ses modalités réelles, a été plus que transformé, il a été purement et simplement remplacé par une capitulation de Calais à proprement parler fantasmatique. Grâce au récit de Froissart et à ses réinterprétations, Calais est devenu un « lieu de mémoire » autour duquel les siècles ultérieurs ont pu développer librement leurs stratégies d'investissement idéologique. Néanmoins, le référent de cet événement imaginaire est resté – comment aurait-il pu en être autrement ? – souterrainement présent, susceptible ainsi de venir gravement perturber, et de façon tout à fait imprévue, la construction du mythe historique. L'imaginaire des sociétés ultérieures s'est donc trouvé confronté à un matériau curieusement imprévisible, qui ne se pliait pas toujours parfaitement aux manipulations qu'on voulait lui faire subir : un retour du référent était toujours susceptible de se produire, et cela parfois au moment le moins opportun ; c'est ce qui se passera dans les années 1760 lorsque l'érudit Louis Oudart Feudrix de Bréquigny découvrira à la Tour de Londres de surprenants documents concernant le principal héros parmi les six bourgeois : Eustache de Saint-Pierre. J'aurai ainsi à montrer comment, à partir de l'occultation de cette « vérité de l'événement », l'on a construit un événement imaginaire susceptible de fournir aux représentations et à l'imaginaire des sociétés impliquées dans sa construction les schèmes et les modèles dont leurs propres configurations idéologiques avaient besoin ; non cependant sans devoir faire face parfois à d'étonnants « retours du référent » qui rendaient nécessaire, si l'on voulait sauver le mythe, d'élaborer des réponses nouvelles.

Il y a donc en quelque sorte deux livres dans ce livre. D'un côté l'étude d'un rituel de paix et de réconciliation par l'humiliation des coupables ; de l'autre l'examen d'un phénomène de production, pour le dire vite, de héros nationaux et l'étude d'un « lieu de mémoire ». Ces deux enquêtes sont très largement autonomes, à tel point que j'avais un moment pensé, alors que les fiches s'accumulaient et que je pouvais craindre de ne pas réussir à maintenir à l'ouvrage une dimension raisonnable, les disjoindre en deux livres indépendants. Si j'y ai renoncé, c'est d'abord parce qu'il m'a semblé qu'il aurait été dommage de ne pas confronter directement l'événement « réel » et sa reconstruction imaginaire, d'autant plus que cette



construction imaginaire avait son point d'appui dans la plus célèbre relation contemporaine de la capitulation, celle faite par Jean le Bel et reprise par Froissart. C'est aussi parce qu'il est clair qu'il existe malgré tout entre ces deux volets de la recherche un lien profond, que l'on pourrait peut-être comparer à celui qui existe entre le refoulé (ici l'événement « réel ») et le sujet (ici l'historiographie moderne et contemporaine) dans la théorie psychanalytique classique : la capitulation de Calais et les rites qui l'avaient accompagnée n'étaient-ils pas cet événement traumatique que le sujet refuse de se remémorer ? Ce sont les raisons pour lesquelles il m'a paru nécessaire non seulement de maintenir son unité à cette longue enquête menée à travers des champs de recherche tellement divers, mais même d'en entrelacer les différents fils.